

Shaw, R. Paul and Wong, Yuwa. *Genetic Seeds of Warfare : Evolution, Nationalism, and Patriotism*. Winchester (MA), Unwin Hyman, 1989, 274 p.

Rychard A. Brûlé

Volume 21, numéro 2, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702671ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702671ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brûlé, R. A. (1990). Compte rendu de [Shaw, R. Paul and Wong, Yuwa. *Genetic Seeds of Warfare : Evolution, Nationalism, and Patriotism*. Winchester (MA), Unwin Hyman, 1989, 274 p.] *Études internationales*, 21(2), 412–414.
<https://doi.org/10.7202/702671ar>

SHAW, R. Paul and WONG, Yuwa. *Genetic Seeds of Warfare: Evolution, Nationalism, and Patriotism*. Winchester (MA), Unwin Hyman, 1989, 274p.

Au départ Shaw et Wong nous rappellent, comme les réalistes, que tout conflit est une lutte pour le pouvoir, que l'on ne peut faire de distinction réelle entre le pouvoir économique et le pouvoir politique et que la notion de pouvoir est toujours liée soit aux ressources limitées, soit aux contraintes que ces ressources, matérielles ou non, peuvent imposer aux groupes humains. Ils nous assurent aussi que le penchant (*propensity*) de l'humanité vers la guerre existe parce que celle-ci satisfait des impératifs réels.

À travers cette étude magistrale, multi-disciplinaire et rattachée à l'évolution de l'espèce, nos auteurs nous offrent une théorie fort novatrice du rôle joué par l'influence de l'épigène sur la formation d'un principe positif d'inclusion, d'appartenance (*inclusive fitness*) lui-même responsable de la survivance et de la sélection du groupe génétique spécifique (*gene pool* et *kin selection*). Ces groupes génétiques deviennent eux-mêmes des éléments qui assistent à la classification de l'autre comme faisant partie du groupe (*in-group*) donc celui qui est 'ami' et celui qui n'en fait pas partie (*i.e.* qu'il appartient au '*out-group*') et donc potentiellement et par réaction défensive -de survie- un ennemi.

L'accroissement de la dimension des groupes humains a conduit à certaines alliances, un 'équilibre des forces' (*balance of power*) qui ayant regroupé ceux qui avaient certaines ressemblances, les mit sur la route de la coopération et les encourage, en face de ressources perçues comme limitées, à une exclusion compétitive des autres. Ce phénomène de sélection des amis comme ceux qui proviennent de la même source génétique, des alliances entre

groupes liés par le sang et de la survivance en réaction à un milieu ou aux autres, perçus comme hostiles, représente la cause ultime (*ultimate cause*) des conflits par opposition aux causes récentes (*proximate reasons*). Les deux, pour nos auteurs, sont aussi responsables l'une que l'autre de la survie du phénomène guerre dans la société moderne.

Qu'est-ce que cela signifie pour le présent et dans le quotidien? D'abord, que plusieurs des théories en vogue sur les causes et le contrôle des conflits ont besoin d'être révisées; les auteurs en renvoient huit: du modèle du contrôle des armements à celui de la suprématie (théorique) du mâle, en passant par la théorie des jeux et de la guerre juste. Enfin, ils recommandent une modernisation des trois approches traditionnelles pour parvenir à la paix.

Ces trois approches: les politiques du haut vers le bas (telles que l'Organisation des Nations Unies), les mouvements de pression du bas vers le haut (mouvement des masses pour la paix), et les diverses initiatives pour changer les mentalités et notre façon de penser sont considérées comme déficientes par rapport aux conclusions de nos auteurs. La première, l'ONU, rend légitime le nationalisme et le patriotisme, forces mobilisatrices de guerre dans nos sociétés contemporaines. La deuxième est un appel émotionnel relatif à des buts soit trop limités et éphémères, soit trop vagues, aux dépens du rationnel et de buts objectifs et spécifiques. De plus, les mouvements pour la paix entendent rarement des étapes faisables vers le désarmement et ne comprennent pas - en général - la dichotomie et les problèmes de choix entre la loyauté au groupe et l'appel à l'universel qu'ils imposent aux citoyens. Finalement, les initiatives pour modifier la façon de penser et les comportements, généralement axées vers l'éducation, ont sou-

vent une influence assez néfaste par effet rétroactif, d'abord parce que l'éducation globale n'est jamais neutre et que bien que certains programmes éducationnels puissent influencer vers une réceptivité plus grande aux idées nouvelles, l'expérience prouve que cela n'est vrai qu'à condition que celles-ci n'aillent pas à l'encontre du sens d'appartenance lié directement au nationalisme, au patriotisme et à l'intérêt national, trois vaches sacrées et intouchables.

Shaw et Wong n'en restent pas là. Ils ne veulent pas simplement décrire leur théorie et réviser celle des autres. Ils se sont posé des questions pertinentes; qu'est-ce que cela signifie pour l'avenir et quelle politique adopter? D'abord ils réalisent qu'il faudra que leur théorie sur l'épigénèse et l'évolution d'un penchant pour les conflits soit acceptée, ce qui pour certains ne sera pas chose facile. Ensuite, comme toute théorie sur l'évolution l'indique, il n'y a pas de changement radical ou de mutation spontanée, donc la paix n'est pas pour l'avenir immédiat, pas même à l'horizon. Enfin, il nous reste beaucoup à apprendre sur les liens sociologiques, les attaches psychologiques, le calcul inconscient vers l'équilibre des forces et finalement sur tout le mécanisme instinctif d'identification et d'appartenance (à des groupes génétiques reliés à l'inconscient collectif d'un groupe ethnique).

Ils recommandent donc que les trois approches vues précédemment soient revues à la lumière de leur découverte. D'abord, dans les stratégies de haut en bas, il faudrait différencier et encourager les intérêts nationaux qui ont une influence positive sur la paix et (nécessairement) décourager ceux qui tendent à endosser la prospérité 'nationale' (*in-group*) aux dépens des autres (*out-group*). Les mouvements pour la paix devraient reconnaître que le penchant vers les conflits est uni-

versel (non pas l'apanage d'un peuple en particulier) ce qui pourrait permettre le regroupement de tous les mouvements pour la paix sous un même thème, leur permettre d'avoir un front uni vers un objectif commun tout en se donnant une orientation plus scientifique. Enfin le processus de rééducation pourrait lui aussi être mis au service de la science et, sans attaquer directement les trois vaches sacrées, faire comprendre que l'être humain en ayant toujours tenté de maximiser les bénéfices pour son groupe particulier en est arrivé au point où il doit percevoir et accepter son groupe ultime comme étant l'humanité tout entière, faute de quoi le désir de maximiser son avantage pourra éventuellement amener l'annihilation de tous, l'homme, dans sa sagesse, s'étant construit des armes au-delà de sa puissance de contrôle sur celles-ci. C'est donc dire que l'homme doit prendre conscience que nationalisme et patriotisme peuvent amener la fin de l'espèce et qu'il est temps pour lui de se détacher de ces catégories restrictives.

Les auteurs ne condamnent pas toutes les autres tentatives – nécessaires d'ailleurs – pour enrayer la course aux armements ou la contrôler, mais ils affirment, que par elles-mêmes, ces mesures ne seront jamais suffisantes. Ce n'est que lorsque la peur du nucléaire prendra l'homme par les tripes (ce que certaines études effectuées récemment au Canada chez les enfants ont déjà démontré) et que certains individus mettront leur conscience d'homme au-dessus de leur citoyenneté et allégeance à l'État (les auteurs utilisent l'exemple de Mordechai Vanunu), que l'humanité commencera à apprendre et à créer dans l'esprit des hommes l'ère de la paix.

L'espace me manque pour décrire plus à fond le travail de ces auteurs. Je me dois donc de conclure en regrettant que les auteurs ne se soient pas servis du Canada comme un des pays utilisés comme exemple

dans le texte. De plus, j'aurais aimé qu'ils élaborent un peu plus sur le rôle des mythes, dans l'image mentale, que se font les peuples du monde dans lequel ils vivent. À cet effet, les auteurs auraient pu consulter Erich Fromm, Michel Foucault et faire un usage plus élaboré de Claude Lévi-Strauss.

La structure de ce manuel est excellente. À la fin de chaque chapitre on peut trouver une conclusion qui résume très bien la thèse et les propositions soutenues dans chacune des parties. La présentation est soignée et nantie de deux annexes, une excellente bibliographie et deux index (auteurs et sujets) très détaillés.

Somme toute, une approche novatrice et intéressante. Au moment de remettre cette recension, je reçois la revue *Scientific American* de juin 89 où un article de Robin Holliday sur le rôle des épigènes dans le contrôle des schèmes de référence de l'activité génétique et leur transmission vient, sans faire référence au phénomène guerre, ni aux travaux ici présentés, en supporter la thèse.

Un livre à lire par tous ceux qui sont préoccupés par l'origine du phénomène guerre et qui sont prêts à explorer au-delà des causes apparentes et immédiates.

Rychard A. BRÛLÉ

Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales, Ottawa

DÉVELOPPEMENT ET ASSISTANCE INTERNATIONALE

KAPLAN, Robert D. *Surrender or Starve: The Wars Behind the Famine*. Boulder (Col.), Westview Press, 1988, 198p.

Lorsque la famine a sévi en Éthiopie, en 1984, les reportages des journalistes

américains ont surtout fait état de l'aspect pathétique de la situation, délaissant une partie importante de l'information nécessaire pour comprendre les causes de la famine récurrente dans ce pays. Robert D. Kaplan a voulu corriger ce qu'il considère comme un déséquilibre dans la couverture journalistique en montrant que la famine n'est pas seulement le résultat d'une catastrophe naturelle – la sécheresse – mais qu'elle provient également d'une action humaine. La période couverte: fin 1984 à début de 1987.

Le premier chapitre situe donc la famine qui a sévi dans la Corne d'Afrique dans son contexte socio-politique. Elle aurait été à la fois un outil et un aspect du conflit ethnique qui existe depuis toujours entre les Éthiopiens Amharas des plateaux du Centre et les Érythréens et Tigréens du Nord. L'auteur fait également mention des quelque 50 000 Oromos qui ont fui leur région, la plus fertile du pays, par suite de la collectivisation de leurs fermes et l'oppression dont ils ont été l'objet de la part du nouveau gouvernement marxiste-léniniste.

Le deuxième chapitre nous introduit dans le contenu des principaux médias américains pour montrer comment et pourquoi l'attention de leur public n'a porté que sur une partie de la réalité. Le peu de mention de la situation politique viendrait de ce qu'une bonne moitié des affamés se trouvaient en territoires contrôlés par la guérilla et que les journalistes couvraient généralement l'événement d'Addis-Abéba ou de Khartoum (Soudan). Ces villes étaient plus faciles d'accès, mais ne permettaient d'observer qu'une faible dimension du drame. Ce qui aurait pu mieux expliquer la situation se trouvait dans les territoires occupés par la guérilla et les autorités d'Addis-Abéba n'avaient aucun intérêt à le révéler.

Le troisième chapitre se concentre sur deux régions particulièrement affectées